

La bonne adresse, de Denise Noël¹

anne-marie arrial-duhau

On ne lit pas de la même façon un texte dont on doit rendre compte et celui qu'on découvre par hasard au fond d'une librairie ou celui qu'un ami enthousiaste vous recommande, ou encore ce livre de l'écrivain aimé entre tous avec qui se poursuivra le dialogue intime entre l'auteur et le lecteur. Lire et devoir écrire ensuite à propos de cette lecture — car il ne s'agit pas ici à proprement parler d'une critique — modifie considérablement le regard porté sur l'œuvre. Le plaisir n'en est pas moins grand, mais il est plus retenu et d'une autre nature. Il ne vient pas tant de l'accès à cet ailleurs imaginaire où l'auteur nous convie à travers romans et récits et de l'identification aux personnages, que de la pénétration attentive à l'intérieur d'un univers dont on cherche à situer les lignes de force et les points de fuite. Mais comment doit-on lire un texte littéraire qui, sous le couvert de la fiction, fait œuvre analytique et dont une bonne part des matériaux sont empruntés aux contenus des séances? Si l'écrivain est toujours, d'une certaine façon, un vampire, il ne l'est jamais davantage que lorsqu'il utilise le matériel et la trame des histoires déconstruites et reconstruites sur le divan. Ce qui, notons-le, n'enlève rien à l'intérêt que le lecteur y prend.

« *La bonne adresse* est une fiction de l'analyse, écrit l'auteur dans une brève "entrée de jeu", ouverture d'un passage entre la page blanche, la toile et l'espace analytique. » Ainsi s'annonce le projet de ce livre d'une centaine de pages, prolongé d'un court récit : « Le manuscrit du temps fou ». Projet ambitieux qui se réclame de celui que Julien Bigras a audacieusement soutenu il y a quelques années, dans « Kati of course », par exemple.

Le cadre romanesque de *La bonne adresse* est celui d'une ville — Montréal — et de sa campagne environnante magnifiée par la présence du fleuve. De très belles pages évoquent aussi la baie de Mississiquoi, du côté de Venise-en-Québec. Alors que, dans les deux récits, le temps subit des altérations et rompt à chaque instant sa linéarité, l'espace, lui, est très précisément circonscrit que ce soit dans son immensité — champs, forêts et lac — ou dans les limites étroites d'un bureau de consultation.

Deux thèmes alternent et s'entrecroisent, la recherche d'une identité féminine chez une jeune fille Estelle-Manuelle, peintre, poète, mais surtout enfant déracinée et abandonnée dans la ville, et, en récit parallèle, la lente agonie du père de la narratrice, vieil homme bougon, replié sur lui-même, taciturne. La narratrice est médecin et analyste. Ce n'est pas la cruelle dégradation physique du père âgé, se

mourant d'un cancer qui est l'objet du récit mais à l'occasion de cette mort prochaine, l'ultime adresse d'une fille à son père, la quête éperdue d'une reconnaissance de sa féminité et au-delà, de son être unique. Fille d'une mère « ... désinvolte, instable, voyageuse... » qui s'est enfuie un beau jour, laissant là, homme et enfant, la petite fille a le tort de rappeler au père trahi, une femme indigne et surtout de n'être pas le fils souhaité qui aurait hérité de sa culture, de sa passion des mots et plus encore de sa fidélité aux idéaux de grandeur et d'héroïsme militaires

Il y a donc entre les deux thèmes des points de rencontre dont le plus central me semble être celui de la féminité reconnue, assumée, portée jusqu'à ces lieux de création que sont la maternité, l'écriture, la peinture et ... l'analyse. Mais plus encore ce qui relie ces deux récits parallèles, l'une de naissance à la vie, l'autre de descente vers la mort, c'est l'absence irrémédiable de la mère qui laisse un vide impossible à combler même si on s'y essaie par tous les moyens. Ainsi la jeune Estelle, lors d'un accident de voiture qu'elle a provoqué, « hallucine » la présence d'un ange gardien « ... je l'ai senti comme un envahissement amoureux très proche, sur mon épaule droite... comme si quelqu'un, d'un geste gracile, y avait jeté un châle, une laine légère et chaude. » L'ange retiendra la jeune fille au bord de la mort mais pour quel destin? Celui d'une errance entre deux mondes, dans cette faille ouverte sur le vide qu'elle peuplera de visages inlassablement convoqués sur la toile, pâles images de la mère perdue.

L'écriture de ces récits est vibrante, à fleur d'émotion, dans un style tantôt syncopé, tantôt lyrique qui sert bien le propos du temps analytique, à la fois strict et mesuré dans la séance, à la fois fluide, réversible, coulant en amont et en aval au gré des associations. Il emprunte à celles-ci le jeu des métaphores et des métonymies. Ce qui semble ainsi familier est pourtant le résultat d'un véritable travail d'écriture.

La construction du deuxième texte de ce livre, intitulé « Manuscrit du temps fou » demande au lecteur un effort particulier d'attention. Qui parle de Rosa, d'Eugénie, de Cécile? Il faut arriver à la fin du récit pour situer clairement l'antériorité de l'histoire de Cécile sur celui de Rosa. Le Temps est bien le véritable sujet de cette histoire ancienne d'amour, de haine, de pertes et d'absence.

Travail d'écriture, travail d'analyse, travail de l'inconscient, travail de la mémoire, ce livre est bien une « adresse » à l'Autre — en l'occurrence le lecteur-thérapeute — aux prises avec la nécessité de rendre compte et de partager le plus intime et le plus silencieux de l'expérience humaine.

Note

1. Éditions Triptyque, 1995.